



4

AVRIL 1978

la **Vie** des communautés religieuses

la vie des communautés religieuses

publiée par les Franciscains de la Province Saint-Joseph du Canada

Directeur :

Laurent Boisvert, *o.f.m.*

Comité de rédaction :

René Bacon, *o.f.m.*, René Baril, *o.f.m.*,
Pierre Bisaillon, *o.f.m.*, Laurent Boisvert, *o.f.m.*,
Odoric Bouffard, *o.f.m.*

Responsable du secrétariat :

Rita Jacques, *s.p.*



Rédaction et administration :

LA VIE DES COMMUNAUTÉS RELIGIEUSES
5750, boulevard Rosemont
Montréal H1T 2H2 Canada
Téléphone : 259-6911



La revue paraît dix fois l'an

Abonnement : de surface : \$ 7.00 (32 FF)
par avion : \$10.00 (45 FF)

Impression : Imprimerie L'Éclaireur Ltée, Beauceville, P.Q.
Courrier de la deuxième classe — Enregistrement n° 0828



la **vie** des communautés religieuses

AVRIL 1978

Vol. 36 — No. 4

Laurent Boisvert,
o.f.m.

Le pauvre, un frère dans le besoin 98

Dans le langage courant et dans les Évangiles, la condition du pauvre est considéré comme un mal, un désordre, non comme un idéal proposé au chrétien. Le seul fait que le pauvre existe est une interpellation plus forte que le cri de sa voix, et notre attitude à son égard teste à la fois notre amour fraternel et notre amour pour Dieu. Notre engagement en faveur des pauvres comporte quatre aspects importants: être pour les pauvres, être avec les pauvres, être comme les pauvres, être par les pauvres. L'être-comme-les-pauvres n'est pas une valeur en soi, mais une réalité ordonnée à mieux servir les pauvres. L'A. termine en suggérant une démarche de travail aux communautés qui s'interrogent sur leur engagement en faveur des pauvres.

M.-Abdon Santaner, Vie religieuse chrétienne et appartenance 118
o.f.m. Cap.

L'A. montre d'abord que le sentiment d'appartenance, éprouvé par les fils d'Israël, provenait de leur prise de conscience d'une intervention de Dieu dans leur existence. Il se fondait sur le fait de l'Alliance offerte par Dieu à Abraham et conclue par Abraham avec Dieu. Examinant ensuite l'appartenance des Congrégations religieuses, il considère que pour certains religieux, l'appartenance à leur Congrégation fait pâle figure en comparaison de leur appartenance à la classe ouvrière, au quartier, à la nation, au pays etc. Ayant droit de cité dans l'Église, les diverses cultures contestent les appartenances qui les ignorent.

Les livres

LE PAUVRE

UN FRÈRE DANS LE BESOIN

Depuis une quinzaine d'années, l'État canadien a progressivement assumé des tâches que certaines Congrégations assuraient depuis leur fondation: enseignement, services hospitaliers, services sociaux etc. Ce changement majeur a entraîné un certain désarroi dans les communautés et suscité une interrogation profonde sur le sens de la vie religieuse. La redécouverte de sa dimension spirituelle comme prioritaire et l'accentuation de l'expérience de Dieu ont développé chez les religieux le désir d'une action apostolique émanant davantage de cette expérience et s'harmonisant avec le charisme de l'Institut. Qu'on se rappelle les nombreux chapitres généraux et provinciaux tenus ces dernières années sur le thème de la Mission; s'ils ont exprimé et intensifié le désir d'un engagement apostolique dynamisé par une vie spirituelle solide, ils ont aussi fait prendre conscience que l'engagement à l'égard des pauvres et avec les pauvres était insuffisant, même dans les Congrégations fondées pour le service des défavorisés. D'où cette question vitale à laquelle on tente actuellement de répondre: quels groupes de pauvres choisissons-nous de servir et quels services voulons-nous leur assurer?

Dans le but de soutenir et d'intensifier l'actuel engagement apostolique pour et avec les pauvres, dans le but également d'aider à répondre à la question ci-haut formulée, j'expliquerai dans cet article les points suivants: la pauvreté dans le langage courant et dans les Évangiles est généralement perçue comme un mal; l'existence du pauvre interpelle et teste notre amour fraternel et notre amour de Dieu; l'engagement à l'égard des pauvres présente quatre aspects importants.

1. La pauvreté comme mal ou désordre

Dans le langage courant le mot «pauvre» désigne d'abord les

personnes qui n'ont pas le nécessaire pour se nourrir, se vêtir et se loger convenablement. Ce mot s'applique ensuite à celles qui, au plan social, sont dominées, écrasées, exploitées, humiliées. Il qualifie enfin divers groupes de personnes dont je ne peux dresser ici une liste complète: les grands malades, les personnes âgées, les handicapés, les enfants abandonnés ou maltraités, les délinquants, les habitués de la drogue, les analphabètes, les blessés psychologiques, les pécheurs etc.

Si j'avais à donner de la pauvreté une définition qui rejoigne ces diverses catégories de pauvres, je proposerais celle-ci: la pauvreté est la situation de celui qui manque du nécessaire pour vivre normalement selon sa condition. Je m'explique. Le mot «nécessaire» réfère ici à un double objet: les divers dynamismes de la personne humaine et la réponse aux besoins de ces dynamismes. Ainsi, manque du nécessaire la personne qui est profondément blessée dans l'un ou l'autre de ses dynamismes, ou encore celle qui, tout en possédant des dynamismes réguliers, ne peut répondre aux besoins de ceux-ci. Quant à l'expression «vivre normalement», elle traduit un «vivre» qui correspond aux valeurs et aux normes définies par un milieu, qui s'harmonise avec la moyenne des gens de ce milieu. Enfin, les mots «selon sa condition» laissent place à des précisions touchant la personne concernée: un homme ou une femme, de tel ou tel âge, assumant telle ou telle responsabilité, jouant tel ou tel rôle dans la société, ayant telle ou telle croyance etc.

La pauvreté, ainsi définie, me paraît bien traduire la situation des personnes qui, à des degrés divers, sont diminuées dans l'un ou l'autre de leurs dynamismes. Un exemple l'illustrera. Lorsque l'handicapé physique se déplace dans la ville en fauteuil roulant, il se rend vite compte que les moyens de transport, les escaliers, les entrées d'édifices, les bureaux de travail etc, ne sont pas faits pour lui. Tout en étant dans la ville, en principe citoyen à part entière, il ne peut y «vivre normalement», comme les autres citoyens, à cause de son handicap. Il n'a pas ou il a difficilement accès à quelques-uns des biens, des services, des conditions de vie, accessibles à tous les autres. Il a l'impression d'être ignoré par son milieu, insuffisamment considéré et respecté par lui. Les structures urbaines sont pour les bien-portants, non pour le groupe restreint des handicapés; à cause de cela, il est incapable de jouir de certains droits et d'exercer certains devoirs. Même si, doté d'une volonté et d'un courage exceptionnels, il relève des défis devant lesquels reculent nombre de bien-portants — la vie de Patrick Segal en est un exemple¹ — même si on admire et loue ses réalisations, l'handicapé physique demeure un pauvre; il expérimente quotidiennement sa

pauvreté, dépourvu qu'il est d'un dynamisme physique régulier, nécessaire pour vivre normalement sa condition de citoyen.

La pauvreté, telle que définie, résume aussi la situation de ceux qui, possédant des dynamismes réguliers, ne peuvent répondre normalement aux besoins de ces dynamismes. Telle personne, dotée d'un saine organisme physique, manque du nécessaire pour répondre convenablement à ses besoins physiologiques. Sans être privée de l'essentiel, du minimum vital, elle se refuse des satisfactions jugées normales dans son milieu. Vivant en deçà du niveau commun, elle est pauvre, sans pourtant être dans la misère. Si elle habitait un autre milieu, la façon dont elle répond à ses besoins pourrait être considérée comme de l'aisance, voire du luxe. Mais là où elle vit, seul le mot «pauvreté» qualifie exactement sa situation. Même si l'indispensable ne lui fait pas défaut, elle manque de ce que le milieu considère normal, et elle ne peut se le procurer par elle-même.

Ainsi en est-il de ceux qui jouissent d'un bon dynamisme psychologique, mais qui n'ont pas ce qu'il faut pour répondre normalement aux besoins de ce dynamisme (besoin d'aimer et d'être aimé, besoin de produire, besoin de s'intégrer et de participer, besoin de comprendre, besoin d'être reconnu et respecté etc). Les personnes sans amour, les chômeurs qui désirent travailler, les illettrés et les gens à qui on cache la vérité, les personnes marginalisées ou rejetées, celles qui sont victimes de discrimination etc, sont réellement des pauvres, même si certains d'entre eux ont suffisamment de biens matériels.

La pauvreté ainsi comprise n'est pas en elle-même un bien, une valeur à rechercher, un idéal à poursuivre, mais un mal à combattre, un désordre à éliminer. Il est donc normal pour le pauvre de travailler à sortir de sa pauvreté, et pour les autres de l'aider dans cette libération.

Est-ce dans le même sens que les Évangiles et les Actes conçoivent la condition des pauvres? Notons d'abord qu'il n'y est jamais question de pauvreté, mais toujours de pauvres. En se basant sur l'analyse exégétique des textes où le mot «pauvre» est employé («ptôchos» 24 fois, «pénichros» 1 fois, «endées» 1 fois) on arrive à la conclusion suivante: «dans 21 cas sur 26, les pauvres sont simplement présentés comme des nécessiteux, des gens qu'il faut secourir». On parle «des pauvres comme des malheureux qui ont besoin d'aide matérielle»². Voici quel-

1. PATRICK SÉGAL, *L'homme qui marchait dans sa tête*, Flammarion 1977, 259 pp.

2. JACQUES DUPONT, *Les pauvres et la pauvreté dans les Évangiles et les Actes*, dans *La pauvreté évangélique* (Lire la Bible, 27), Cerf 1971, p. 39.

ques passages dans ce sens. «Vends ce que tu as, donne-le aux pauvres» (Mc 10, 21; Mt 19, 21; Lc 18, 22). «On aurait pu vendre ce parfum plus de trois cents deniers et les donner aux pauvres»; Jésus répond: «vous aurez toujours des pauvres avec vous et, quand vous voudrez, vous pourrez leur faire du bien» (Mc 14, 5.7; Mt 26, 9.11; Jn 12, 5. 6.8). Zachée dit au Seigneur qu'il va donner la moitié de ses biens aux pauvres (Lc 19, 8). L'Évangile mentionne aussi le cas du «pauvre» Lazare (Lc 16, 20.22), de la «pauvre» veuve (Mc 12, 42.43; Lc 21, 2.3) etc. Tous ces pauvres sont des indigents qu'il faut aider en leur faisant l'aumône. Leur condition est un mal, un désordre.

Dans trois autres passages de l'Évangile, les pauvres sont comptés au nombre des malheureux auxquels Jésus vient annoncer la fin de leurs souffrances et manifester la gratuité de Dieu en œuvrant à leur libération. Dans cette optique se situe le texte suivant: «L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a consacré par l'onction. Il m'a envoyé porter la bonne nouvelle aux pauvres, annoncer aux captifs la délivrance et aux aveugles le retour à la vue, rendre la liberté aux opprimés, proclamer une année de grâce du Seigneur» (Lc 4, 18). Et cet autre: «Allez rapporter à Jean ce que vous entendez et voyez: les aveugles retrouvent la vue et les estropiés marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la bonne nouvelle est annoncée aux pauvres» (Mt 11, 4-5; Lc 7, 22). Ici encore, les pauvres sont perçus comme des malheureux, des personnes vivant dans une condition qui est un désordre.

La première béatitude de Luc concerne aussi des humains plongés dans une situation de malheur: «Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous» (Lc 6, 20). Cette béatitude ne peut être dissociée ni interprétée indépendamment des deux suivantes: «Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés; heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez» (Lc 6, 21). «En parlant des pauvres, de ceux qui ont faim et de ceux qui sont affligés, elles (les béatitudes) ne visent pas trois catégories distinctes: il s'agit de trois aspects d'une même situation de détresse, cause de souffrance et de dégradation pour les hommes qui s'y trouvent réduits»³. Dans ces trois béatitudes de Luc, «les pauvres sont de vrais pauvres, les affamés, de vrais affamés, et ceux qui pleurent versent de vraies larmes»⁴. En d'autres termes, les pauvres sont des malheureux à qui la bonne nouvelle est destinée.

3. JACQUES DUPONT, *Introduction aux Béatitudes*, dans *NRTH* 1976, pp. 99-100.

4. SIMON LÉGASSE, *Les pauvres en esprit* (Lectio Divina, 78), Cerf 1974, p. 20.

Pourquoi alors les dire bienheureux? Comment des malheureux peuvent-ils être heureux? Jacques Guillet apporte à cette question une réponse à la fois sérieuse et simple. «Les béatitudes ne prétendent pas formuler une vérité d'ordre général. elles ne reposent pas sur une trouvaille de génie: ce que les hommes appelaient jusqu'alors le malheur se nommera désormais le bonheur. La misère, la captivité, la faim, les larmes demeurent pour Jésus les aspects divers du malheur de l'homme; s'il proclame heureux ceux qui en sont frappés, c'est qu'il vient les en délivrer. L'originalité de l'Évangile ne consiste pas à affirmer que ce qui était noir est soudainement devenu blanc, mais à offrir à ceux qui sont dans le malheur une issue nouvelle et bienheureuse»⁵. En somme, l'avènement du Règne de Dieu provoquera des bouleversements: ceux qui sont pauvres connaîtront l'abondance, ceux qui ont faim seront rassasiés, ceux qui sont affligés seront consolés, tous ceux qui vivent dans le malheur goûteront le bonheur.

Quant à la béatitude de Matthieu: «Heureux, les pauvres en esprit, car le Royaume des cieux est à eux» (Mt 5, 3), elle «ne s'adresse plus à des hommes qui manquent du nécessaire pour vivre, mais à des hommes qui se caractérisent par leur douceur, leur patience, leur humilité: des hommes dépourvus de violence, qui n'opposent pas le mal au mal»⁶. En transformant la pauvreté en «pauvreté en esprit», Matthieu passe sur un plan moral et spirituel «qui n'a vraiment plus grand-chose à voir avec la détresse très concrète que le terme évoque toujours dans l'Évangile»⁷.

En résumé, les personnes appelées «pauvres» dans les Évangiles et les Actes, si on excepte la béatitude de Matthieu, ont ceci de commun qu'elles vivent dans une situation de désordre. «C'est un mal, dont il faut tâcher de soulager ceux qui en sont les victimes»⁸, non un idéal proposé au chrétien. Mais plus nombreuses encore sont les personnes malheureuses, mentionnées dans ces textes, auxquelles le qualificatif «pauvre» n'est pas attribué: les affligés, les affamés, les malades, les infirmes, les persécutés, les pécheurs, les publicains, les prostituées etc. Étant donné qu'elles manquent du nécessaire pour vivre ou pour vivre normalement selon leur condition, le langage contemporain les range habituellement parmi les pauvres.

5. JACQUES GUILLET, *Jésus devant sa vie et sa mort* (Intelligence de la Foi), Aubier Montaigne 1971, p. 89.

6. DUPONT, *Introduction...*, p. 104.

7. DUPONT, *Les pauvres...*, p. 53.

8. *Ibid.*, p. 40.

2. Le pauvre, un privilégié de notre amour

La relation de Dieu avec les pauvres est ainsi exprimée par Jacques Dupont: «Dieu est le créateur de tous les hommes. Riches et pauvres, puissants et faibles, oppresseurs et opprimés, ils sont tous ses fils. Mais Dieu n'est pas neutre. En plein accord avec sa miséricorde compatissante, sa justice 'royale' prend parti en faveur des petits, des humbles, des faibles, de ceux qu'on écrase. Dans son Royaume les pauvres ne peuvent être que des privilégiés, et cela en raison de la manière dont il entend exercer son pouvoir royal. Dieu se doit à lui-même de protéger et de défendre ceux qui ne sont pas en mesure de se défendre par eux-mêmes; inutile de leur prêter des vertus qui justifieraient la prédilection que Dieu leur porte. C'est en Dieu qu'elle a sa justification»⁹. Dieu est le protecteur attitré des pauvres, et ceux-ci les privilégiés de son amour. Cette sollicitude divine à l'égard des défavorisés ne se fonde pas sur le fait que ceux-ci seraient plus justes et plus pieux que les autres, qu'ils mériteraient par là une attention divine spéciale. Dieu prend leur parti parce qu'il est juste et que son Règne est un Règne de justice. Il suffit donc que les pauvres soient pauvres, que les opprimés soient opprimés etc, pour qu'Il manifeste sa miséricorde à leur égard en se faisant leur défenseur. La justification du privilège des pauvres se situe, non du côté de l'homme, mais du côté de Dieu et de son Règne.

Or précisément Jésus a pour mission de proclamer et d'instaurer ce Règne. Son enseignement est plus facilement reçu par ceux qui souffrent de l'injustice que par ceux qui en tirent profit. Les pauvres plus que les riches, les opprimés plus que les oppresseurs, les petits plus que les grands bénéficient, en règle générale, de l'instauration de ce Règne. On comprend alors que les premiers connaissent un bonheur ignoré des seconds; quand on est dans la privation, il faut peu de choses pour être heureux, alors que la surabondance ne rend pas le bonheur à ceux qui vivent malheureux dans l'abondance.

Les gestes de Jésus demeurent toutefois des gestes humains, limités. S'il va vers les pauvres, les infirmes, les pécheurs, les publicains et leur manifeste la sollicitude du Père à leur égard, il ne peut comme homme rencontrer tous les groupes de pauvres et éliminer toutes les formes de pauvreté. Ses gestes sont des signes du Règne qu'il annonce et instaure, une source d'espérance pour ceux qui en bénéficient. Les

9. JACQUES DUPONT, *Les Béatitudes, t.3 Les Évangélistes*, Gabalda et Cie 1973, pp. 669-670.

paroles et les actions de Jésus constituent en même temps un appel auquel les pauvres ne sont pas dispensés de répondre: opérer le revirement nécessaire pour vivre la justice évangélique, pour être en totale conformité avec la volonté divine.

En tant que disciples de Jésus, nous devons continuer de révéler la sollicitude du Père envers les pauvres, en ayant un préjugé favorable à leur égard, en leur portant une affection toute spéciale. Or les pauvres sont-ils vraiment les privilégiés de notre amour? Certes pas, si à l'instar du riche ignorant Lazare à sa porte, nous n'entendons même pas la clameur de leur existence. Le seul fait que des pauvres existent est une interpellation beaucoup plus forte que n'importe quel cri vocal; si l'appel de leur condition ne produit aucune résonance dans notre être comment penser que le son de leur voix y trouvera un écho. Par contre, si nous nous laissons interpeller par l'existence de ceux qui sont dans le besoin, nous nous engagerons à leur égard, et ils nous influenceront, changeront peut-être toute notre vie. Qui peut prévoir à quelle profondeur résonne la clameur du pauvre en celui qui l'écoute vraiment?

Ajoutons que la pauvreté mal ou désordre est en contradiction avec le dessein de Dieu et la nature de son Royaume. Nous ne pouvons donc pas participer à la Mission que Jésus a confiée à son Église, sans travailler à construire un Règne d'amour, de justice et de paix, un état de choses où les pauvres cesseront d'être tels. Il n'est pas facultatif de nous engager dans le combat contre la pauvreté ou de nous en écarter. Il nous faut, sous peine de renier notre condition de chrétien, participer à la construction du Royaume, dont l'une des modalités consistera à lutter pour la libération des pauvres en combattant les causes de leur pauvreté. Il y a, à mon avis, une logique interne profonde, non une simple coïncidence, dans le fait que plusieurs communautés religieuses, s'interrogeant sur le thème de la Mission, ont été amenées à se poser la question vitale de leur relation avec les pauvres. Elles ont ainsi rejoint un élément qui est au cœur de la Mission: annoncer la Bonne Nouvelle aux pauvres et, en les libérant de certains maux, anticiper et signifier les conditions d'un Règne où tout mal sera aboli.

L'engagement du chrétien à l'égard des pauvres est à ce point capital dans l'Écriture qu'il est présenté comme le test à la fois de l'amour fraternel et de l'amour pour Dieu. Rappelons ce passage de la première lettre de Jean: «Si quelqu'un, jouissant des richesses du monde, voit son frère dans la nécessité et lui ferme ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeurerait-il en lui?» (1 Jn 3, 17) Mentionnons aussi ce texte tiré de la description prophétique du jugement dernier: «j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger, j'ai eu soif et

vous m'avez donné à boire, j'étais étranger et vous m'avez accueilli, nu et vous m'avez vêtu, malade et vous m'avez visité, prisonnier et vous êtes venus me voir...» (Mt 25, 35-36) Ceux à qui les «bénis de mon Père» ont apporté une aide concrète étaient de véritables pauvres dans le sens actuel du terme, des personnes dans le besoin. Et cette aide traduisait non seulement leur amour fraternel, mais aussi et inséparablement leur amour pour Dieu. Voilà pourquoi le Roi lui-même se charge de les récompenser, comme il prendra sur lui de punir ceux qui ont refusé de s'engager en faveur des pauvres alors qu'ils le pouvaient.

S. Jacques va jusqu'à déclarer morte la foi qui ne se traduit pas dans les œuvres. Et parmi ces œuvres, il inscrit au premier rang l'aide à ceux qui sont dans le besoin. «Si un frère ou une sœur n'ont rien à se mettre et pas de quoi manger tous les jours, et que l'un de vous leur dise: 'allez en paix, mettez-vous au chaud et bon appétit', sans que vous leur donniez de quoi subsister, à quoi bon? de même, la foi qui n'aurait pas d'œuvres est morte dans son isolement» (Jc 2, 15-17). L'engagement envers les hommes, et en particulier envers ceux qui sont les plus démunis, est une des trois dimensions de la foi. En effet la foi ne se réduit pas à une doctrine, traduisant un donné mystérieux auquel on adhère, quelle que soit par ailleurs l'importance de cette lumière dans notre recherche du sens. Elle resterait encore incomplète si on y ajoutait seulement une deuxième dimension: la prière individuelle et communautaire. Elle ne devient totale que par l'addition de l'engagement comme troisième dimension. Cet engagement ne se situe pas au seul plan moral; il est également service des hommes, surtout des plus démunis. Coupée de ce dernier élément, la foi engendre un christianisme individualiste qui est la négation du vrai christianisme, le contraire même de l'Évangile.

Appelés par Dieu à la vie religieuse, nous n'avons pas été réunis simplement pour nous trouver bien ensemble, mais pour vivre et révéler l'Amour, pour travailler au nom de Dieu et selon le charisme de l'Institut à transformer une situation qu'Il ne peut accepter, parce que opposée à son dessein. Or pouvons-nous, à la suite de Jésus, vivre le mystère de l'amour et participer à l'établissement du Royaume de Dieu, sans nous laisser interpellé par ceux qu'on nomme les pauvres, sans répondre à leurs besoins selon une modalité correspondant à notre vocation? Pouvons-nous être comme Jésus, sans avoir une préférence pour les pauvres, sans qu'ils deviennent les privilégiés de notre amour? Et cela, non parce qu'ils seraient meilleurs que les autres, mais uniquement parce qu'ils sont dans le malheur et que l'amour se porte normalement au secours des personnes qui ont le plus besoin. Ne dit-

on pas, dans cette optique, que les malades sont les privilégiés du médecin («ce ne sont pas les gens bien portants qui ont besoin du médecin, mais les malades»: Mc 2, 17), les pécheurs les privilégiés de la miséricorde divine («je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs»: Mc 2, 17), l'enfant infirme le privilégié de ses parents etc. A l'exemple de Dieu, nous ne devons pas fonder notre prédilection pour les pauvres sur leurs qualités morales ou spirituelles, mais sur notre communion à la justice de Dieu et à sa volonté d'établir un Royaume d'amour, de justice et de paix. Par notre engagement à l'égard des pauvres nous serons des révélateurs de ce Royaume et, pour eux, une source d'espérance de sa venue.

En me remémorant les nombreux échanges auxquels j'ai participé dans diverses communautés religieuses sur le thème de la pauvreté, je crois pouvoir affirmer qu'un certain nombre de religieux éprouvent des sentiments négatifs face à un engagement personnel ou à l'engagement de leur communauté en faveur des pauvres. Sans prétendre être exhaustif dans mon énumération, je mentionnerai les sentiments qu'on a le plus souvent traduits, dans l'espoir d'aider les personnes qui les éprouvent à en prendre conscience et de favoriser ainsi un meilleur engagement pour les pauvres.

Devant la multitude des pauvres et l'ampleur des causes économiques, politiques et sociales qui augmentent quotidiennement leur nombre, certains se laissent aller au défaitisme et capitulent. «A quoi bon lutter!» «La cause est perdue d'avance». «Ce que je peux faire ne correspond même pas à une goutte d'eau dans l'océan». «J'ai brûlé des années de ma vie et les résultats sont décourageants». Il est clair qu'un tel sentiment, dans la mesure de son ampleur, conduit graduellement, si ce n'est déjà fait, à la passivité. En supposant que la personne qui l'éprouve travaille encore pour les pauvres, son action risque d'être routinière, sans dynamisme, plus susceptible de nuire que d'aider, plus apte à la démolir elle-même qu'à la construire.

Si les personnes, cédant à un tel défaitisme, analysaient lucidement leur attitude, elles constateraient sans doute qu'elles sont habitées par un esprit de comptabilité, plus que par un esprit de gratuité. Consciemment ou non, elles recherchent trop les résultats qui se mesurent et s'affichent, oubliant que le plus important dans le service des pauvres échappe souvent au calcul. Elles gagneraient à méditer et à vivre leur condition de servantes du Seigneur et de témoins de l'Amour, au lieu d'évaluer les fruits de leur travail d'après les seules normes de l'efficacité.

D'autres religieux ont le sentiment qu'il faudrait faire beaucoup

pour les pauvres, ce qui les empêche parfois de faire le peu qui est quotidiennement à leur portée. Ils semblent se réserver pour les défis majeurs, se garder pour les réalisations extraordinaires. Ils restent à l'écart de services très simples, dont les pauvres ont besoin. Ne risquent-ils pas de perdre une partie importante de leur vie à rêver aux défis exceptionnels que la communauté devrait relever pour aider les miséreux, et dont ils seraient eux-mêmes les chefs de file? N'ont-ils pas à apprendre ou à réapprendre la grandeur et l'importance des petites choses, la supériorité de la moindre réalisation sur un millier de rêves.

Un troisième sentiment, plus répandu que les deux premiers, est bien traduit dans cette intervention d'une religieuse, lors d'un chapitre provincial: «c'est pauvre ce que nous faisons pour les pauvres en comparaison de ce que nous en disons». Beaucoup gardent l'impression qu'on se contente de discourir sur les pauvres et la pauvreté, comme si l'abondance des paroles dispensait de l'agir, comme si le verbe était un substitut de l'action. On admire les serviteurs célèbres des miséreux et on s'émeut de leur dévouement, mais de cette admiration émue ne découlent que d'abondants éloges, non les gestes de l'imitation. Sans discrediter la valeur des rencontres et des échanges sur l'engagement pour les pauvres, il importe de reconnaître leur caractère relatif, et le rôle qu'ils ont de nous conduire à l'engagement. A quoi servirait de bien parler des pauvres, si on ne tente pas de les libérer de leur pauvreté? Peut-on se dire pour eux quand on se limite à discourir sur leur condition?

Enfin, certains religieux éprouvent un sentiment de peur, voire d'angoisse, face au monde des pauvres. Ils sont devant un inconnu auquel leur imagination prête divers dangers, de multiples difficultés, et qu'ils craignent d'autant plus qu'ils ignorent sa réalité. Le principal moyen de vaincre cette peur est d'aller parmi les pauvres, de préférence en compagnie d'une personne expérimentée. Alors ils se rendront compte que le monde des pauvres est plus simple et présente moins de dangers qu'ils le croyaient. Ils apprendront, une fois de plus, que l'imagination a cette capacité exceptionnelle de grossir les choses et d'engendrer la peur.

Interpellé par la condition de tous les malheureux rencontrés sur son chemin, non uniquement par ceux que les Évangélistes appellent «les pauvres», Jésus porte à ces personnes une attention particulière et leur manifeste la tendresse du Père. Comme lui, sommes-nous profondément interpellés par l'existence de ces malheureux, que le langage qualifie aujourd'hui de «pauvres», et répondons-nous à leur appel en faisant d'eux les privilégiés de notre amour, ceux pour qui et avec qui

nous nous engageons?

3. Quatre aspects de notre engagement en faveur des pauvres

Le fait de considérer ici quatre aspects de notre engagement en faveur des pauvres ne signifie pas que cet engagement présente uniquement quatre aspects, ou encore qu'il n'a de valeur que s'il les possède tous simultanément. Il est clair que les religieux, considérés individuellement ou communautairement, ne peuvent ni ne doivent vivre cet engagement de façon identique, uniforme. Les uns mettent l'accent sur tel de ses aspects et les autres sur tel autre, selon la diversité de leurs vocations. L'important est de respecter et de favoriser cette diversité puisqu'en elle s'inscrit un vouloir divin.

a) Être pour les pauvres

Cet être-pour-les-pauvres me semble impliquer deux éléments fondamentaux, dont le premier consiste à travailler, selon sa vocation et ses capacités, à l'élimination ou à la réduction de la pauvreté mal ou désordre, et cela pour les raisons énumérées plus haut. Il s'agira, dans certains cas, de partager son pain avec l'affamé, d'accueillir dans sa maison celui qui n'a pas de toit, de visiter le malade ou l'isolé etc. Cette aide directe et immédiate restera toujours nécessaire et obligatoire, même si par ailleurs on enseigne à pêcher à celui qui n'a pas de poisson, selon l'expression modifiée d'un proverbe bien connu. Il serait gravement injuste de la considérer comme une exploitation de la part du pauvre et un geste de naïveté de la part de celui qui rend service. Aussi longtemps que le Règne de Dieu n'aura pas atteint sa plénitude, l'aide directe et immédiate gardera son caractère obligatoire et sa valeur évangélique.

Cela n'implique aucunement qu'on doive limiter à cette forme d'action la lutte contre la pauvreté. Plus nombreux sans doute sont les pauvres de toutes catégories qu'on peut rendre davantage conscients de leur situation, de leurs droits et de leurs devoirs, des mécanismes produisant leur appauvrissement, de la lutte à entreprendre pour changer cette situation etc. Il leur appartient, en raison de leur dignité humaine et de leur rôle créateur, de prendre en mains leur propre sort et de l'améliorer. Notre devoir, à nous, est de les soutenir dans le combat extrêmement rude qu'ils ont à livrer. Si notre aide intensifie leur dépendance et ralentit leur créativité, si elle les empêche de combattre pour la justice, elle devient inhumaine et nocive. En règle générale

rale, nos activités et nos dons doivent être un complément aux efforts des pauvres, non un somnifère les rendant inconscients de leur situation et de ses causes, faisant d'eux des êtres de plus en plus passifs.

Nous contribuerons aussi à l'élimination ou à la réduction de la pauvreté en travaillant à l'instauration d'un monde où les hommes et les institutions seront davantage marqués par les valeurs du Règne de Dieu. Pensons à certaines formes actuelles de ce travail: l'annonce directe de la Bonne Nouvelle, la défense des droits de la personne, la lutte contre l'oppression et la discrimination, la promotion du développement intégral de la personne humaine, le combat pour la justice et la paix, la suppression ou la modification des structures économiques centrées exclusivement sur le profit etc. Ces façons de lutter contre la pauvreté sont, sans contredit, les plus exigeantes; elles ne produiront des résultats importants et durables que si nous nous y engageons ensemble et avec une préparation adéquate.

L'être-pour-les-pauvres me semble impliquer un deuxième élément fondamental: aider à vivre de façon libératrice une pauvreté non-éliminable temporairement ou définitivement. L'homme n'a pas encore la connaissance et les techniques nécessaires pour supprimer certaines pauvretés et il est insuffisamment converti à l'Évangile pour que soient déracinées de son cœur les causes de nombreuses autres pauvretés individuelles et collectives. D'où cette multitude de personnes vivant dans la pauvreté malgré leur effort pour en sortir, et gardant l'impression qu'elles devront la supporter longtemps, peut-être même leur vie entière. Beaucoup d'entre elles auront tendance à se plaindre et à récriminer, à se comparer, à se mépriser, à se complexer, à se laisser couler. A cause de cette pauvreté elles risquent de sombrer dans le pessimisme et de se détruire elles-mêmes. Qu'on pense aux réactions de celles qui deviennent rapidement paraplégiques, cancéreuses, aveugles etc. On comprend qu'elles traversent des phases extrêmement difficiles et qu'elles aient besoin d'une aide extérieure pour «vivre» ce qu'elles ne peuvent changer.

La personne a pourtant cette capacité de transformer un assujettissement en étape de croissance, une servitude en chemin de liberté. Mais pour y parvenir elle a habituellement besoin d'être rejointe dans son mystère personnel, d'exprimer ce qu'elle ressent, d'être reconnue pour ce qu'elle est. Or il est généralement plus difficile de l'accompagner dans cette démarche qui la conduise au delà d'elle-même que d'éliminer sa pauvreté. Par ailleurs, il serait odieux de tenter cet accompagnement en laissant subsister une pauvreté qu'on a pouvoir d'éliminer, par exemple, en encourageant l'affamé à supporter sa faim

alors qu'on a le pain nécessaire pour la supprimer ou la réduire. Dans cette optique, on comprend que certains «je ne vous oublierai pas», «je vais prier pour vous» aient été perçus par des pauvres comme une insulte, même s'ils ont été dits dans la plus grande sincérité.

b) Être avec les pauvres

Les deux éléments fondamentaux de l'être-pour-les-pauvres conduisent logiquement aux deux aspects majeurs de l'être-avec-les-pauvres, à savoir: être de leur côté et en communion avec eux. En effet, comment travailler à l'élimination ou à la réduction de la pauvreté sans être du côté des pauvres? Et comment les aider à vivre la pauvreté de façon libératrice sans avoir avec eux une relation humaine et fraternelle? Il ne s'agit pas d'être du côté des pauvres de façon aveugle et à n'importe quelle condition, comme si les pauvres avaient toujours raison et les autres toujours tort. Même si, d'après la loi de la moyenne, les puissants commettent plus d'abus que les faibles et les riches plus que les pauvres, il serait injuste d'identifier le fort avec le mal et le faible avec le bien. D'où la nécessité d'un discernement lorsqu'il s'agit de prendre parti pour ou contre les attitudes et agirs d'une personne ou d'une institution. Mais lorsqu'un choix s'impose, il faut opter pour l'exploité contre l'exploiteur, pour l'opprimé contre l'opresseur.

Il nous semble peut-être, à première vue, que tel est bien le parti que nous prenons habituellement. Mais si nous examinons attentivement nos options intérieures dans les conflits de travail que nous présente quotidiennement la télévision, nous nous rendons compte qu'elles n'ont pas toujours la qualité évangélique que nous leur prêtons. Après avoir écouté les remarques régulières des spectateurs, dans diverses salles de télévision, je dois reconnaître qu'un pourcentage important des religieux impliqués favorisent spontanément l'employeur contre l'employé. Pourquoi prennent-ils parti pour le plus fort sans connaître les vrais enjeux des conflits? Ne serait-ce pas par souci de préserver une tranquillité personnelle qui risque d'être perturbée par les conséquences négatives de certaines grèves, beaucoup plus que par désir de favoriser le respect de la justice? Sommes-nous prêts, comme religieux, à opter pour les valeurs chrétiennes impliquées dans les conflits quotidiens, ne serait-ce qu'au faible prix de notre tranquillité? Sommes-nous à ce point solidaires des petits et des pauvres que nous épousions leurs justes causes et leurs problèmes, que nous devenions leur voix dans certaines circonstances, que nous les défendions quand

leurs droits sont lésés? Sommes-nous assez libres aux plans politique, économique, social et personnel pour prendre le parti des pauvres quand l'Évangile l'exige?

La solidarité avec les pauvres entraîne normalement une certaine désolidarisation avec les privilégiés de ce monde et, par conséquent, la privation d'immunité, de considération et de privilèges auxquels nous sommes habitués. En participant au destin des pauvres nous devenons vulnérables comme eux, dans une société où la loi du plus fort prévaut encore souvent. De plus, nous risquons d'être accusés de menées subversives, de contestations, d'immixtion dans ce qui ne nous regarde pas. Avons-nous le courage de prendre ce risque, en étant conscients de ses conséquences éventuelles?

S'il importe d'être du côté des pauvres, il importe davantage encore d'avoir avec eux une relation humaine et fraternelle. On sait par expérience que le premier élément peut exister sans le second. Les pauvres ne devraient-ils pas être satisfaits et reconnaissants lorsqu'on prend leur parti et les aide à faire triompher leurs droits? Le penser serait réduire leur existence à une cause et leur personne à un «cas». Pour le pauvre comme pour tout être humain normal, la rencontre est primordiale et l'amitié le don le plus précieux. D'où cette double question: sommes-nous en communion fraternelle avec des pauvres? Sont-ils réellement nos amis?

Il serait illusoire de penser que notre relation avec des pauvres est amicale si nous ne savons pas nous arrêter lorsqu'ils se disent, ni les écouter intensément lorsqu'ils expriment leur isolement, leurs souffrances, leur honte, leurs besoins. Une attitude simplement humaine exigerait qu'on prête attention et intérêt à leurs sentiments de tristesse et de joie, qu'on accueille profondément leurs besoins et leurs désirs. Sans une telle attention, on ne connaîtra pas les pauvres auxquels on rend peut-être service et, par conséquent, on n'en deviendra jamais les amis. En effet, comment aimer ceux qu'on ignore ou connaît superficiellement? Ne risque-t-on pas d'aimer les personnes qu'on imagine, non celles qui existent? D'où l'importance, pour développer une relation humaine et fraternelle, d'accorder du temps au pauvre, de le rencontrer et de l'écouter, de sortir de son rôle de bienfaiteur ou d'officiel pour se comporter avec lui comme une personne avec une autre personne.

Mais il ne suffit pas que le pauvre se dise et qu'on l'écoute avec attention et intérêt; il faut de plus qu'on se manifeste à lui par une présence vivante et palpable, proche et chaleureuse. Il importe aussi de partager avec lui ses propres sentiments, au lieu de les cacher comme si

l'on n'éprouvait rien. Pourquoi craindre de lui manifester sa joie ou sa peine, d'aller jusqu'à rire chaudement ou pleurer amèrement avec lui? N'a-t-il pas besoin de sentir que nous sommes des êtres humains comme lui, tout proches de lui, non des êtres d'une nature supérieure.

C'est dans la rencontre et l'échange que se développe cette relation humaine et fraternelle qui diminue chez le pauvre les sentiments d'isolement et de honte, qui l'amène à redécouvrir sa valeur personnelle et à s'accepter lui-même, qui adoucit sa condition de pauvreté. Dans cette même rencontre, il faut l'espérer, grandiront en nous l'inquiétude et la honte d'être si peu évangélisés, la conviction d'avoir apprécié notre vie à la lumière des valeurs de ce monde plus qu'à celle des valeurs du Royaume, le désir d'une vie de pauvreté qui soit davantage marquée par les exigences de l'Évangile. Ainsi le pauvre ne sera pas uniquement celui qui reçoit, mais aussi celui qui donne; et nous, nous ne serons pas seulement ceux qui aident, mais aussi ceux qui sont aidés. Chacun vivra les deux composantes de l'amour: le don et l'accueil.

c) *Être comme les pauvres*

On a maintes fois répété que l'amour cherche la similitude, qu'il tend à supprimer les murs et les barrières pour accéder au plain-pied. N'est-ce pas l'amour qui fait dire à une sœur: «j'aimerais comme Jésus aller vers les plus pauvres, me faire pauvre parmi les pauvres, pour leur rendre accessible le message d'amour que Jésus a voulu nous révéler à travers la pauvreté de sa vie». En d'autres termes l'encyclique *Ecclesiam suam* affirme la même réalité: «on ne sauve pas le monde du dehors: il faut comme le Verbe de Dieu, qui s'est fait homme, assimiler en une certaine mesure, les formes de vie de ceux à qui on veut porter le message du Christ; sans revendiquer des privilèges qui éloignent, sans maintenir la barrière du langage incompréhensible, il faut partager les usages communs, pourvu qu'ils soient honnêtes et humains, spécialement ceux des plus petits, si on veut être écoutés et compris» (n. 90).

Tout en reconnaissant que la similitude de vie favorise l'être-pour-et-avec-les-pauvres, il faut admettre que tous les religieux sont ni appelés ni aptes à partager la vie de ces derniers. Il est évident en effet que nombre d'entre nous sont incapables de laisser leur style de vie pour épouser celui des pauvres. Cette constatation, qui ne comporte aucun jugement moral, est formulée avec humour par le proverbe: «on n'habitue pas un vieux chien à la chaîne», ou selon une autre formule:

«à un vieux chien, on n'enseigne pas de nouveaux trucs». Les habitudes acquises par un certain genre de vie ont rendu beaucoup d'entre nous inaptes à «vivre» la condition des pauvres. L'histoire est là pour nous rappeler que rares sont les religieux, pris individuellement ou en groupe, qui abaissent leur niveau matériel de vie pour se rapprocher des défavorisés, même s'ils savent qu'un niveau élevé d'existence engendre facilement l'oubli des êtres dans le besoin. On fait habituellement plus d'efforts pour gravir l'échelle sociale que pour en descendre.

S'il est relativement facile d'accepter que tous les religieux ne sont pas appelés à la similitude de vie avec les pauvres, il est par contre difficile de comprendre que, parmi eux, plusieurs décrient ceux qui ont la capacité et le courage de «rejoindre les pauvres dans leur condition». Ne devraient-ils pas au contraire les encourager et les supporter, voire se laisser interpeller par leur conduite pour évaluer et simplifier leur propre manière de vivre.

Reconnaissons avec la même lucidité que l'être-comme-les-pauvres n'est pas une valeur en soi, mais une réalité relative, entièrement subordonnée à l'être-pour-et-avec-les-pauvres. Si le fait d'être-comme-les-pauvres entrave l'être-avec-et-pour-les-pauvres, au lieu de le favoriser, il perd son véritable sens. On ne communique pas à une situation de désordre simplement pour y communier, mais pour aider ceux qui s'y trouvent à en sortir ou à y vivre de façon libératrice. Si le Fils de Dieu s'est fait pauvre, c'est pour nous enrichir par sa pauvreté (cf. 2 Cor 8, 9), non pour la perpétuer et nous y maintenir. Il s'est dépossédé de prérogatives et de privilèges pour que l'homme devienne enfant de Dieu.

On comprend la réaction négative de certains groupes de pauvres face aux religieux qui les rejoignent dans leur pauvreté; ils ont l'impression que ceux-ci viennent tout simplement accroître le nombre des défavorisés et qu'ils approuvent par leur conduite une condition contre laquelle eux-mêmes se battent. L'option de ces religieux les blesse dans leur dignité humaine, devient source de gêne et d'humiliation. D'où l'importance, pour les religieux concernés, de lever l'ambiguïté de leur conduite en expliquant, autant que possible et nécessaire, sa signification humaine et chrétienne. L'intelligence de leur agir par les pauvres amènera ceux-ci d'abord à pardonner aux religieux leur intrusion dans un milieu défavorisé et, graduellement, à établir avec eux une relation humaine et amicale.

Les religieux, vivant la condition des pauvres, deviennent en général plus aptes que les autres à les comprendre et à les aider. Mais

leur immersion dans ce milieu développe chez certains des tendances qu'ils gagneraient à rectifier. Mentionnons d'abord la tendance à dire ou à laisser croire que la situation des pauvres est entièrement imputable aux autres; la tendance aussi à utiliser un langage donnant l'impression que la pauvreté est synonyme de vertu et le pauvre de vertueux, que la richesse est synonyme de mal et le riche de pécheur. Il y a également la tendance à juger sévèrement ceux qui ne partagent pas la condition des petits, et la tendance à parler et agir comme si le fait de communier au monde des défavorisés était un brevet de vie évangélique. Ajoutons enfin la tendance à prôner ou à utiliser la violence pour que s'effectue plus rapidement l'élimination ou la réduction de la pauvreté¹⁰. Ceux qui cèdent à ces tendances, on le reconnaîtra facilement, desservent la cause qu'ils se proposent de servir.

d) Être par les pauvres

Les pauvres influencent-ils l'évangélisation de notre vie religieuse et, si oui, à quels titres? A moins d'être inconscients ou indifférents, l'existence des pauvres nous interpelle dans notre manière de vivre, individuelle et communautaire. En voyant des personnes privées du nécessaire, ou encore en apprenant par les mass-media que des millions de personnes meurent de faim chaque année, nous prenons conscience de notre embourgeoisement, ce qui suscite habituellement en nous le désir d'un dépassement. Si ce désir demeure stérile, nous persistons alors dans un style de vie qui s'harmonise mal avec notre engagement et qui contribue au maintien de la condition des pauvres. Dans le cas contraire, nous simplifions notre existence pour qu'elle s'accorde avec notre propos de pauvreté. Ainsi, par le seul fait de leur existence, les pauvres nous auront aidés à devenir ce que nous avons choisi d'être.

De plus, en nous engageant en faveur des pauvres, en luttant de diverses manières à la suppression ou à la diminution de leur pauvreté, en abandonnant un milieu confortable pour celui des défavorisés, si tout cela est vécu dans la foi et l'amour, nous collaborons avec l'Esprit à la croissance du Christ en nous. Nous devenons plus serviteurs de Dieu auprès des hommes, notre être chrétien se développe, le témoignage de notre vie est plus éloquent en raison même de sa qualité. Sous cet angle aussi les pauvres nous aident à devenir ce que l'Église nous demande d'être: des témoins de l'Amour.

10. Cf. *Evangelica testificatio*, n. 17.

Si nous allons plus loin dans la réflexion, nous nous rendons compte que les pauvres nous rappellent constamment notre propre condition de pauvreté mal ou désordre. Ne sommes-nous pas des êtres qui se prennent facilement pour Dieu, s'attribuent ce qui provient de lui, s'approprient ce qui lui appartient, se conduisent à son égard comme s'ils avaient des droits? En d'autres mots, nous sommes régulièrement voleurs, injustes, exploités, infidèles. Et cette forme de pauvreté mal est beaucoup plus grave que celle, plus apparente, de l'handicapé physique ou du grand malade. Même cachée sous le plus beau des masques elle reste aux yeux de Dieu et donc aussi aux yeux du chrétien la pauvreté la plus profonde, racine de toutes les autres. Dans cette optique, n'y a-t-il pas lieu de penser que François d'Assise, embrassant le lépreux, a vu dans le visage déformé de celui-ci son propre visage devant Dieu. En lui il s'est reconnu. Et l'horreur que lui inspira le lépreux traduisait peut-être l'horreur qu'il éprouvait en contemplant sa vie personnelle à la lumière de la foi. En l'embrassant, il a adouci la pauvreté du lépreux et il a diminué la sienne.

Les pauvres nous rappellent également une autre forme de notre pauvreté: celle de tout homme en tant que créature de Dieu. La réalité même de notre être est marquée par le manque total, non dans ce sens que nous n'avons rien et ne sommes rien, mais dans ce sens que tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons provient de Dieu, lui appartient de façon absolue, nous est donné à titre gracieux. Si les pauvres ont besoin des autres pour vivre, nous avons incomparablement plus besoin de Dieu pour être et devenir. D'où l'attitude d'obéissance et d'amour reconnaissant qui doit être la nôtre pour vivre en harmonie avec notre réalité, pour respecter la vérité de notre condition, pour assumer notre pauvreté.

Enfin les pauvres nous réfèrent constamment au Pauvre avec lequel ils sont identifiés. Les grands croyants, tous ceux qui voient l'invisible, discernent dans les traits des pauvres ceux-là même de Jésus, si bien que leur présence aux défavorisés devient présence à Jésus-Christ. Ils contemplent dans les pauvres qu'ils servent et aiment Celui qui pour nous s'est fait pauvre en ce monde et qui, par cette pauvreté, a opéré le Salut. Jésus n'a pas été pauvre uniquement parce qu'il a vécu dans la dépossession totale sa relation au Père (pauvreté spirituelle), mais aussi parce qu'il a pris la condition de l'homme avec sa pauvreté mal ou désordre, à l'exception du péché. Le visage des pauvres nous rappelle que le Salut est l'œuvre d'un Pauvre et que nous ne pouvons compléter ce qui manque à la Rédemption que par la communion à

son mystère de pauvreté. Ce rappel nous aide à participer de façon plus évangélique à la Mission de l'Église dont nous sommes tous responsables, chacun à la mesure des dons reçus.

Conclusion

Je termine en suggérant aux communautés, qui s'interrogent sur leur engagement en faveur des pauvres, une démarche comprenant cinq étapes. 1. *La prise de conscience*. Il importe avant tout de prendre conscience des différents groupes de pauvres existant dans son milieu social; de prendre également conscience de l'engagement actuel de la communauté à l'égard de ces pauvres. Ce deuxième aspect de la prise de conscience est habituellement plus difficile que le premier; on a tendance à discourir longuement sur l'engagement antérieur de la communauté pour excuser parfois son peu d'engagement actuel. 2. *La définition d'une politique communautaire*. Il est extrêmement important de définir une politique d'engagement communautaire en faveur des pauvres. Elle devrait répondre au moins à deux questions: quels groupes de pauvres choisissons-nous d'aider, en considérant les besoins actuels du milieu et le charisme de l'Institut? Quelles formes d'aide pouvons-nous et voulons-nous leur assurer, compte tenu de nos ressources humaines et financières? 3. *La motivation des personnes*. Seules les valeurs motivent les personnes et, en l'occurrence, ces valeurs doivent être non seulement humaines mais chrétiennes. On constate aujourd'hui que ce n'est pas l'argent qui manque pour financer des projets en faveur des pauvres, mais les personnes motivées. Il est certes plus facile et plus rapide de collaborer financièrement à un projet que de motiver des personnes à y participer. 4. *La formation des personnes*. La compétence professionnelle, appuyée sur une base spirituelle solide, est aujourd'hui indispensable pour remplir valablement nombre de tâches exigées par le service des pauvres. D'où la nécessité d'une formation adéquate, sans laquelle on risque de faire le jeu des exploiters, de doubler inconsciemment le travail de l'état, ou encore d'asservir ceux qu'on prétend servir. 5. *La structuration*. Un minimum de structures est indispensable au bon fonctionnement et à l'harmonisation des services aux pauvres. N'existant pas pour elles-mêmes, ces structures doivent être considérées et traitées comme des réalités relatives, susceptibles de modification et de suppression.

5750 boulevard Rosemont,
Montréal, Qué.
H1T 2H2

Laurent Boisvert, o.f.m.

VIE RELIGIEUSE CHRÉTIENNE ET APPARTENANCE

L'un des fruits de Vatican II est d'avoir ouvert pour l'Église une ère nouvelle en donnant plein droit de cité au dedans d'elle à des cultures traitées jusqu'ici comme «étrangères» à l'évangile. Pour comprendre cette mutation, il faut se reporter aux premiers siècles de l'annonce de l'évangile. Toute une floraison d'Églises différentes les unes des autres avait alors surgi dans le Moyen-Orient: Églises hellénistiques, syriaque, chaldéenne, égyptienne (copte), arménienne, éthiopienne. Les communautés de croyants avaient tout naturellement pris les traits de la culture qui leur était propre.

Une floraison semblable pourrait bien marquer en notre temps l'ensemble de l'univers. L'Extrême-Orient et l'Afrique Noire, en particulier, voient déjà les Églises prendre des traits qui seront typiquement asiatiques et africains. Jusqu'ici, quelques Églises seulement étaient reconnues avec leurs traits particuliers en raison d'une antiquité presque bimillénaire; maintenant, ce nombre va s'augmenter de bien des Églises qui, par les aléas de l'histoire de l'évangélisation, présentaient toutes sensiblement les mêmes traits empruntés à l'Église d'Occident.

Les Congrégations religieuses d'extension internationale se trouvent impliquées dans cette montée de cultures tenues jusqu'ici en marge de la vie en Église. Ces Congrégations attestaient jadis leur unité à travers des traits qui relevaient pour une bonne part au moins de la culture propre au pays de leurs fondateurs ou fondatrices: telle coiffe bretonne ou parisienne avait servi de signe de ralliement d'un pôle du monde à l'autre.

Entraînées dans le courant qui remodèle le visage de leurs Églises locales, les Provinces religieuses des pays d'Afrique et d'Asie sont amenées à donner du prix à leurs particularités culturelles, et cela, pas

seulement dans le domaine vestimentaire. Elles tendent à affirmer une personnalité propre à l'intérieur de leur propre Congrégation.

Or ce mouvement dans lequel s'affirment les différences culturelles coïncide souvent avec un relâchement des structures de gouvernement que le demi-siècle précédant Vatican II avait excessivement centralisées. Par ailleurs, bien des organismes nationaux se sont mis en place ici et là pour procurer aux communautés religieuses d'une région ou d'un pays des instruments et des lieux de réflexion ou d'action adaptés aux réalités locales.

A partir de ces faits, une question commence de se poser. Ne faudra-t-il pas envisager un jour de procéder à un regroupement des communautés religieuses épousant un peu mieux la diversité des Églises? Remplacer le système des Congrégations existantes par un système calqué sur la diversité des Églises locales ne serait-il pas plus conforme à l'avenir qui se dessine désormais comme une suite heureuse de Vatican II?

Cette question n'est pas illusoire, ni sans répercussions. Il vaut la peine qu'on se la pose explicitement et qu'on y réfléchisse avant qu'on ait commencé d'y répondre par des actes pratiques dont on n'aurait pas évalué la portée et les implications. En effet, cette question n'est pas sans lien avec la nature même de la vie religieuse chrétienne. Car derrière elle se profile un aspect essentiel de l'expérience chrétienne et donc de toute vie religieuse qui se veut chrétienne: il s'agit du problème de l'appartenance. Dans une démarche où l'homme entend se prêter à la pédagogie de Dieu le conduisant au Salut, l'appartenance est une question d'importance capitale, Derrière ce mot, c'est déjà le mot Église qui se trouve prononcé.

Nous allons essayer de poser cette question de l'appartenance en termes aussi sûrs que possible; c'est d'autant plus nécessaire que des courants (d'ailleurs contradictoires) en faussent souvent l'énoncé. Notre démarche consistera d'abord à relire les Écritures dans l'expérience vécue par Israël. Nous mettrons ensuite le résultat de cette lecture en regard avec les problèmes d'appartenance tels qu'ils se présentent aujourd'hui.

L'appartenance, selon le témoignage des Écritures

Il n'est pas nécessaire d'avoir lu les Écritures de bout en bout pour savoir que l'appartenance à un même groupe humain joue un rôle essentiel dans l'expérience historique dont elles rendent compte.

Un sentiment d'appartenance.

C'est de mille manières et à tout instant que les Écritures attestent le fait d'un sentiment d'appartenance en Israël. De ce sentiment, les fils d'Israël donnent eux-mêmes l'expression. Entre eux, on se désigne collectivement comme «postérité d'Abraham», comme «fils de Jacob»... Les généalogies, soigneusement conservées, sont relues comme le témoignage de cette appartenance (cf Nb 1 à 4). Par elles, chacun, dans sa tribu, son clan, sa famille peut savoir «qui il est» en sachant à quelle lignée il appartient (cf Rt 2, 20; Tb 5, 11-14). Quand Israël réfléchit sur son destin de peuple, il ne manque jamais de conclure sur le rappel et l'éloge des ancêtres (cf Si 44 à 51).

Mais ce n'est pas seulement de sa propre initiative qu'Israël se montre attaché au sentiment d'appartenance. Lorsque la conscience d'appartenir à un groupe humain précis et concret s'amenuise chez les fils d'Israël, soit par négligence, soit par peur, Dieu lui-même pourvoit à stimuler ce sentiment en eux par la voix des prophètes: «Ecoutez-moi, vous tous qui êtes en quête de justice, qui cherchez le Seigneur! Regardez le roc d'où vous fûtes taillés, la tranchée d'où vous êtes issus! Regardez Abraham votre père, et Sara qui vous a enfantés!» (Is 51, 1-2; cf Is 41, 8; 48, 1).

Le sentiment d'appartenance est bien un fait primordial dans l'expérience historique d'Israël. Si l'on accepte de voir dans cette expérience historique une expérience humaine qui est l'«histoire du Salut», il faut conclure que l'«histoire du Salut» est placée sous le signe de l'appartenance. Cette histoire a été vécue dans la conscience collective d'une commune appartenance des fils d'Israël, sur la base d'une origine commune: l'ancêtre unique, Abraham!

Par delà les faits matériels.

Les travaux menés par les chercheurs, sur divers fronts, au cours des cinquante dernières années, nous donnent cependant au sujet des origines d'Israël un ensemble d'informations qui obligent à réfléchir sur le contenu de cette commune appartenance. Nous savons désormais que les récits bibliques, où nous est racontée la vie des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, sont le résultat d'un amalgame de traditions diverses véhiculées auparavant en différents groupes humains. Venus s'installer en Terre de Chanaan par des pénétrations échelonnées sur une durée de plusieurs siècles, ces groupes, d'origine nomade, ont réannoncé leurs traditions propres à l'intérieur d'une tradition commune

permettant à tous de s'y reconnaître partie prenante. Dans ce nouvel énoncé, les récits de mariage doivent bien souvent être compris comme autant de récits d'alliances entre groupes différents.

Deux attestations sont donc ici en présence au sujet de l'appartenance commune dont on se prévalait en Israël. D'une part, l'histoire atteste que ce sont des tribus d'origine différente qui ont constitué un jour sur la terre de Chanaan l'ensemble humain qui deviendra un Etat au temps de David et de Salomon. D'autre part, la Bible atteste que l'appartenance de ces tribus à un peuple unique se fonde sur une même origine à partir d'un ancêtre unique.

Apparemment, les deux attestations s'opposent. Mais il faut se garder de choisir entre elles. L'attestation de l'histoire nous dit les faits matériels, tels qu'il nous est possible de les retrouver en remontant à rebours la succession des événements concernant le groupe humain appelé Israël; l'attestation de la Bible nous dit la conscience de soi qui s'était instaurée dans ce groupe humain relisant comme *histoire du Salut* les événements auxquels il devait sa propre existence. Les deux attestations sont donc vraies, chacune en son ordre. Au plan d'une réflexion sur une histoire concrète en tant qu'elle est histoire du Salut, c'est la vérité de l'attestation donnée par la Bible qui nous intéresse¹. Essayons donc de comprendre ce que la Bible atteste ici pour nous, au sujet du sentiment d'appartenance.

Sur la base de l'Alliance.

Au dire des Écritures, les douze tribus ont chacune pour ancêtre l'un des douze fils de Jacob, lui-même fils d'Isaac, lui-même né de la promesse faite par Dieu à l'ancêtre unique de tous: Abraham (cf Gn 35, 22-26; 49, 3-28). Il nous faut être attentifs au contenu essentiel du message transmis ici. Ce contenu essentiel, c'est que les tribus se réclament d'une origine commune en la personne d'un ancêtre qui n'aurait pas eu de descendance si Dieu n'avait pas déployé en lui sa propre puissance (Gn 17, 6 et 16).

Pour les douze tribus évoquant leur propre origine comme peuple, se réclamer d'Abraham était une manière d'affirmer que leur appartenance commune était le fait d'une mise en œuvre divine et non d'une mise en œuvre exclusivement humaine. C'est à la puissance de

1. J'évoque par cette formule toute la différence entre une «lecture de la Parole de Dieu» (Lectio divina) et une lecture purement exégétique, littéraire, matérialiste etc, du livre qu'on appelle la Bible.

Dieu se déployant en leur faveur dès le premier instant de leur histoire que les douze tribus d'Israël attribuent l'existence du peuple qu'elles forment par leur commune appartenance.

Le sentiment d'appartenance commune tel que les Écritures en font état au sujet d'Israël n'émerge donc pas d'abord du fait de quelque origine commune s'imposant aux douze tribus à partir de leurs chromosomes communs. Pas davantage d'ailleurs il n'émerge du fait de quelque situations socio-économique ou politique les regroupant quasi malgré elles contre quelque adversaire commun. Ce sentiment d'appartenance émerge chez les douze tribus à partir de la prise de conscience d'une intervention de Dieu dans leur existence.

L'appartenance au sens où les Écritures la présentent comme élément essentiel de l'histoire du Salut ne se fondait donc pas sur le donné brut de l'existence, repérable à l'analyse et totalement cernable par elle. C'était une appartenance fondée en dernière instance sur le fait d'une Alliance offerte par Dieu à Abraham et conclue par Abraham avec Dieu (Gn 17, 1-20). C'est une appartenance qui, dès les premiers moments où l'on commence d'en prendre conscience en Israël, met déjà ce peuple en route sur le chemin qui conduira à reconnaître les vrais fils d'Abraham à leurs œuvres de foi et non à leur sang (Lc 3, 8; Jn 8, 39); les générations qui sont venues à l'existence en Israël ont témoigné de leur appartenance non par quelque analyse du sang qui coulait dans leurs veines ou à partir de quelque communauté d'intérêts ardemment défendus mais par le combat qu'elles ont mené chacune à son tour pour continuer d'exister en tant que peuple de l'Alliance (Voir les renouvellements du pacte avec Dieu au long des événements de l'histoire d'Israël (Ex 19, 10; Jo 24, 24; 2 S 5, 1-3; 1 R 8, 22-29; Né 8, 1-18; 1 M 4, 52-58).

Pour une pédagogie du Salut.

En fondant ainsi le sentiment d'appartenance sur le fait de l'Alliance, les Écritures ne minimisent aucunement le rôle du sang ni la place des solidarités socio-économiques dans la «formation sociale» qu'était Israël en tant que groupe humain. Les Écritures montrent seulement que ces références auraient été insuffisantes pour instaurer en Israël l'appartenance telle qu'elle est à vivre dans une histoire humaine pour que cette histoire soit histoire du Salut.

Pour qu'une histoire soit histoire du Salut, il faut que ce soit une histoire vraie, vécue par de vrais hommes, dans la mise en œuvre de projets collectifs qui soient vraiment leurs propres projets. Mais il faut

en même temps et tout autant que cette histoire conduite au Salut en restant constamment ouverte au «projet» de Dieu sur l'homme. Cela suppose que les hommes vivent leur histoire sans jamais se laisser enfermer dans l'appartenance à des «formations sociales» s'imposant à eux et leur imposant quelque projet que ce soit.

C'est là ce que rendait possible en Israël l'appartenance telle que les Écritures en parlent. Les projets collectifs de ce peuple en tant que peuple n'ont jamais cessé d'être «soumis à jugement» au nom de l'engagement réciproque liant entre elles les tribus à l'intérieur de leur engagement collectif envers Dieu. L'appartenance commune en Israël se fondait sur une référence qui débordait assez ce qui détermine les «formations sociales» pour qu'un «petit reste» au moins, en Israël, demeure disponible à une pédagogie de Salut (cf Is 6, 13).

Cette pédagogie de Salut préparait Israël à accueillir Jésus-Christ, en qui s'explicite et s'accomplit le Salut promis par Dieu. En Jésus-Christ, le projet collectif d'Israël est «soumis à jugement» de manière définitive (Lc 2, 33-35; Jn 9, 39). Sont sauvés, les fils d'Israël qui se prêtent à ce jugement. Ceux qui avaient perdu le sens d'une appartenance fondée sur l'Alliance parce qu'ils s'attachaient trop exclusivement à *la chair et au sang* (la race, la loi et la terre) n'ont pas accueilli le Salut (cf Lc 3, 8). Par contre, bien des gens l'ont accueilli alors qu'ils n'avaient ni les chromosomes ni la solidarité socio-économique de la descendance d'Abraham (Lc 19, 44).

C'est donc avec Jésus-Christ que les Écritures achèvent de nous dévoiler en quel sens il nous faut entendre l'appartenance. Certes les «formations sociales» à partir de la chair et du sang (et donc à partir des conditions socio-économiques d'existence) ont leur rôle à jouer pour déterminer l'appartenance d'un chacun. Mais elles sont une référence insuffisante pour toute histoire sur laquelle on réfléchit avec l'intention de discerner au dedans d'elle la pédagogie de Dieu conduisant l'homme vers son Salut. Ces conclusions nous permettent d'émettre quelques réflexions touchant à l'appartenance dans une Congrégation.

L'appartenance, dans l'existence concrète des Congrégations religieuses chrétiennes

Reprenons point par point, en référence à l'existence concrète des Congrégations religieuses chrétiennes, ce que nous avons perçu en lisant les Écritures.

Un sentiment d'appartenance.

Le contexte créé par l'évolution du monde moderne a considérablement modifié les conditions dans lesquelles s'élabore et se vit aujourd'hui le sentiment d'appartenance pour les membres d'une Congrégation. Au plan des individus, la vie moderne offre des possibilités de se réaliser personnellement bien plus grandes qu'il y a seulement quinze ou vingt ans. Par ailleurs, Vatican II a invité religieux et religieuses à être de vrais hommes et de vraies femmes au même titre où nous reconnaissons un vrai homme en Jésus-Christ l'Homme-Dieu.

Ces faits ont déterminé un véritable déplacement dans le sentiment d'appartenance. Jadis, le fait d'appartenir à telle communauté marquait d'un trait prioritaire l'immense majorité des gens menant une vie consacrée; aujourd'hui, dans une même communauté, on donne de l'importance à s'assurer un style de vie dans lequel on puisse espérer se réaliser. Il suffira qu'on tienne à préserver tel type d'insertion humaine considéré comme très important (activité professionnelle, engagement syndical ou politique, implantation en tel lieu précis) pour que l'appartenance à une Congrégation soit tenue pour un handicap à l'avancée du Royaume. Et c'est au nom du Royaume qu'on demandera à être relevé d'une appartenance à laquelle on ne voit plus de sens.

Ces comportements ne sont certainement pas totalement dépourvus de signification positive. Mais on peut se demander s'ils ne dénotent pas chez nos contemporains un amenuisement inquiétant du sens de l'appartenance dont parlent les Écritures comme élément essentiel de toute existence qui se veut histoire du Salut. Chacun vivra en vrai homme ou en vraie femme un vrai projet humain. Mais ce projet humain risque de n'être «soumis à jugement» qu'à partir de l'épanouissement personnel qu'on trouve à le mettre en œuvre.

Une évolution semblable peut se prévoir au niveau de groupes entiers. Au plan des groupes humains, la vie moderne a restauré le sens des différences culturelles par la répudiation de l'ethnocentrisme occidental comme de toutes les formes notoires d'impérialisme culturel. Vatican II, en provoquant les Églises locales à se réaliser selon leurs traits particuliers, est venu donner encore plus de force au besoin de différenciation.

Pour des Provinces religieuses d'une Congrégation internationale, l'appartenance à la Congrégation était jadis le critère quasi unique à partir duquel s'élaboraient les comportements et les choix; aujourd'hui, comportements et choix sont de plus en plus marqués, dans

les différentes Provinces, par le fait qu'on est Africain, Asiatique, Sud-Américain. Le sentiment d'appartenance à une culture est un élément qui va croissant. Ici et là, on se demande s'il vaut la peine de continuer à s'encombrer de solidarités de Congrégation dont on voit mal comment les faire cadrer avec des solidarités de région, de continent ou de pays. A ce plan de la vie des groupes, le sentiment d'appartenance n'est pas mis en cause; mais il comporte un notable déplacement: quel type d'appartenance choisira-t-on de tenir pour premier?

Par delà les faits matériels.

A la vérité, il ne s'agit point là d'un problème totalement nouveau. Il a été vécu en Europe d'une manière parfois dramatique lors de la montée des nationalismes. La célèbre Commission des Réguliers, qui exerça ses ravages en France à la veille de la Révolution, s'était donné pour principe d'obliger les Ordres Religieux existant en France à se donner des Supérieurs Généraux ou tout au moins des Vicaires Généraux français.

C'est le même problème qui se pose actuellement en certains pays à partir de situations qui engagent bon gré mal gré des religieux ou des religieuses salariés dans les conflits inhérents à une réalité de lutte de classe. Au regard de tout ce que l'appartenance au monde du travail peut entraîner comme exigences de désappropriation de soi et de renoncements à vivre par solidarité avec les plus exploités, il arrive que les exigences nées de l'appartenance à une Congrégation religieuse fassent pâle figure. Ces exigences apparaissent artificielles, plus fondées sur une simple référence canonique que sur un véritable contenu existentiel. Des questions se posent alors. Ne vaudrait-il pas mieux s'éviter les problèmes que pose l'appartenance à une Congrégation quand cette appartenance devient une gêne pour la fidélité à l'appartenance de classe? Pourquoi ne serait-on pas d'abord et même uniquement religieux ou religieuse en classe ouvrière sans aller s'inventer une appartenance d'Enfant-Jésus, de Sainte Famille ou de Saint du passé qui ne correspond à aucun donné réel analysable dans le présent?

Ce sont ces mêmes questions qui, en d'autres termes, bien sûr, tendront peu à peu à se faire jour dans les Congrégations Internationales. L'appartenance à un type culturel précis, surtout lorsque les proximités culturelles se révéleront coïncider avec des solidarités économiques, conduira nécessairement à s'interroger sur la validité du lien qui relie entre elles des Provinces différentes à l'intérieur d'une même congrégation. Certes il se trouvera des voix pour plaider en faveur du

maintien de ce lien. Ici on le fera en apportant des raisons sentimentales sur la dénomination commune. Ailleurs on argumentera au nom de la «force» (dite apostolique) représentée par un contingent discipliné réparti sur l'ensemble de la planète. Mais mieux vaudra renoncer dès le départ à de telles argumentations qui sont dénuées de tout contenu évangélique. La seule raison valable que des Provinces de cultures différentes (et peut-être d'intérêts opposés) pourront avoir de rester ensemble sera la conscience qu'elles auront d'une commune appartenance débordant les faits matériels et faisant de leur existence comme Congrégation un fait à lire comme *histoire du Salut*, à la manière dont Israël, dans les Écritures, relit sa propre histoire.

Dans le passé d'une Congrégation d'extension internationale, il n'est pas impossible que l'existence de bien des Provinces s'inscrive au nombre des événements que nous répertorions comme des manifestations de l'hégémonie occidentale ou du colonialisme. Mais une lecture de ce passé à la lumière de la Parole de Dieu fera discerner à ces Provinces une page de l'histoire du Salut dans les événements auxquels elles doivent leur existence comme Provinces d'une Congrégation internationale.

Sur la base d'une Alliance

L'histoire du Salut, c'est la mise en œuvre par Dieu d'une Alliance avec l'homme par laquelle Dieu redonne vie au monde des hommes en un rassemblement qui est son œuvre et que nous appelons l'Église (cf Ep 3, 1-12). A l'intérieur de cette mise en œuvre, d'où naît l'Église, sont événements de Salut toutes les mises en œuvre par lesquelles Dieu rend son Église plus vivante au sein du monde des hommes pour que le monde des hommes devienne plus vivant de la vie de Dieu.

Au premier rang de ces mises en œuvre il nous faut mettre ces initiatives par lesquelles Dieu, déployant sa puissance, suscite une descendance à des hommes ou à des femmes qui se sont laissés investir entièrement par son Esprit. A l'intérieur de l'unique Alliance consommée en Jésus-Christ, Dieu s'atteste lui-même comme source de fécondité en la personne des fondateurs et des fondatrices de Congrégations religieuses chrétiennes. Les familles religieuses chrétiennes sont un témoignage que Dieu se rend à lui-même à la face de l'Église à l'intérieur de laquelle il les fait naître; et Dieu se donne à lui-même ce témoignage à l'intérieur du témoignage qu'il se donne à lui-même à la face du monde en faisant naître et grandir son Église au sein du monde. Par le sur-

gissement et l'existence des familles religieuses dans l'Église, Dieu atteste devant l'Église sa propre fidélité à l'Alliance comme il atteste cette même fidélité devant le monde en maintenant vivante son Église au sein du monde.

Ainsi, lorsque des hommes ou des femmes appartenant à des cultures différentes et motivés en outre par des intérêts économiques différents se reconnaissent une commune appartenance dans une même Congrégation religieuse, ils rendent témoignage à la fidélité de Dieu dont la puissance seule peut expliquer leur existence comme groupe humain. Le fait de se réclamer de tel fondateur ou de telle fondatrice, bien loin de dénoter quelque particularisme chauvin, est une manière d'affirmer qu'on existe comme Congrégation par une mise en œuvre qui relève de l'initiative et de la puissance divines et non de quelque savoir faire humain. L'existence de la Congrégation tient tout entière au fait que son initiateur ou son initiatrice a vécu l'unique Alliance offerte par Dieu à l'homme en Abraham et consommée en Jésus-Christ, l'Homme-Dieu.

Parce qu'elles sont le fruit de cette Alliance, les Congrégations religieuses chrétiennes sont «catholiques» (c'est-à-dire porteuses de la dimension universelle) dès le premier moment de leur existence: comme l'Israël des Écritures, elles sont dès le départ sur une route qui peut les conduire à reconnaître de vrais fils ou de vrais filles de leur fondateur en tous ceux qui en feront les œuvres, où que ce soit. C'est dire qu'une Congrégation religieuse chrétienne, si elle est fidèle à la puissance de Dieu qui lui a donné de naître, ne peut s'identifier ni à une race, ni à une culture, ni à une classe. Loin d'être un handicap pour les Congrégations, la dimension internationale ne peut que les aider à être ce qu'elles sont dès le départ, dans le don que Dieu leur a fait de l'existence.

Pour une pédagogie de Salut

Être ce qu'elles sont, pour les Congrégations religieuses chrétiennes, c'est d'abord être pour leurs propres membres un «lieu» de Salut. Cet énoncé ne signifie aucunement que les Congrégations religieuses soient des vases clos, de gigantesques cocotes-minute où la sanctification des individus pourrait s'effectuer sans risque de perte et à vitesse accélérée. Dans l'unique Alliance, les Congrégations religieuses sont un Don que Dieu fait à son Église tout comme l'Église est un Don que Dieu a fait au monde. Les membres des Congrégations religieuses chrétiennes ne peuvent donc vivre cette unique Alliance

qu'en se considérant eux-mêmes comme un Don fait par Dieu à leurs familles religieuses voulues par Dieu pour la vie d'une Église qui est elle-même voulue pour la vie du monde des hommes en son entier.

Mais il reste que les membres des Congrégations religieuses ont à vivre l'unique Alliance chacun pour sa part dans la vie qui est la sienne, à partir de ce qu'ils sont et là où ils sont. Aussi leur appartenance à une Congrégation religieuse ne minimise-t-elle en rien le fait de la chair et du sang, de la culture et des situations socio-économiques; cette appartenance ne les retire pas aux «formations sociales» qui sont les leurs. C'est à l'intérieur de la mise en œuvre des projets collectifs propres à ces «formations sociales» que religieux et religieuses doivent se prêter à la pédagogie de Dieu conduisant le monde au Salut.

C'est ici que le fait d'être une Congrégation religieuse de dimension internationale apparaît comme faisant de la Congrégation elle-même un «lieu» de Salut. Une vie religieuse vécue par des gens appartenant tous à une même culture et à un même univers socio-économique risque fort de s'identifier à cette culture et à cet univers avec ses projets propres. Si quelque projet est «soumis à jugement», ce sera uniquement à partir des analyses en usage dans le groupe. Dans une Congrégation internationale, la diversité des Provinces rend quasi spontanément présente cette instance de jugement que doit être, en toute Congrégation religieuse chrétienne, l'engagement réciproque reliant entre eux les membres de la famille religieuse à l'intérieur de l'engagement collectif de toute la famille religieuse envers Dieu. Le XIXe siècle a vu des religieux, membres de Congrégations qui se disaient surtout «françaises», se laisser prendre à la réalisation de projets que nous critiquons assez sévèrement aujourd'hui parce que l'évangile nous semble y avoir été mis parfois au service d'une idéologie de «fille aînée de l'Église» où le nationalisme tenait plus de place qu'on ne le pensait sur le moment. Le fait d'être une Congrégation formée de Provinces diverses en leur enracinement culturel et de se garder attentive aux requêtes issues de cette diversité augmente certainement pour une Congrégation religieuse les chances qu'elle a d'être au sein de l'Église et pour le monde un rassemblement humain qui témoigne de l'Alliance. Non seulement cette Congrégation sera pour ses propres membres «lieu» de Salut, mais elle aidera à travers eux l'Église et le monde à se mieux prêter à la pédagogie que Dieu déploie pour le Salut du monde.

Nous nous sommes posé le problème de l'appartenance à une Congrégation religieuse en partant du fait que désormais, toutes les

cultures ont obtenu effectivement droit de cité dans l'Église et y contestent les appartenances qui les ignoreraient. La référence aux Écritures, loin de nous conduire à minimiser l'importance de l'appartenance, nous a permis d'en dégager la signification de Salut pour un monde plus que jamais diversifié.

Il resterait à dire quelque chose sur les conditions concrètes et sur les limites dans lesquelles une telle appartenance peut se vivre. Le premier problème que nous rencontrerions sur notre route serait alors celui qui s'exprime actuellement un peu partout à travers la revendication du droit à un certain pluralisme. Mais c'est là un sujet trop vaste pour l'aborder ici dans une simple conclusion. Nous pourrions y revenir.

23 Rue J. de Beauvais
75005 Paris (France)

Marie-Abdon Santaner, *o.f.m. cap.*

L'article de Laurent Boisvert o.f.m., *Le pauvre, un frère dans le besoin*, est disponible en tiré-à-part au secrétariat de la Revue à \$0.40 l'exemplaire.

MAISON DU PARDON
 10475, boulevard Bécancour
 SAINTE-ANGÈLE-DE-LAVAL
 Cté Nicolet, Qué. G0X 2H0
 Tél. (819) 222-5723

Mai	5-6-7 12-13-14 19-20-21 26-27-28	Tous Tous Couples Tous	Séminaire de la Vie dans l'Esprit Les Charismes dans l'Église L'Esprit-Saint et les ministères Marie, cause de notre Joie
Juin	2-3-4 9-10-11 16-17-18 23-24-25	Tous Jeunes Tous Religieux(ses)	Je doute, je ne crois pas, pourtant Dieu existe Jeunesse d'aujourd'hui dans l'Église d'aujourd'hui Séminaire de la Croissance de la Vie dans l'Esprit. Seigneur, apprends-nous à prier
Juillet	3-4-5*	Prêtres	L'Esprit-Saint et les Grands Ministères
Lundi*	10-11-12	Prêtres	Le Sacerdoce, hier, aujourd'hui et demain
Mardi*	17-18-19	Religieux(ses)	L'audace et l'Esprit-Saint dans l'Apostolat
Mercredi*	24-25-26	Religieux(ses)	Jésus, c'est ma vie
Août	4-5-6 18-19-20 25-26-27 31-1-2	Tous Tous Tous Couples	Les dons La Parole de Dieu; son usage, son contenu Les Sacrements Les Vertus Théologiques et Morales

MAISON RIVIER
 999, rue Conseil, Sherbrooke, Qué. J1G 1M1
 Tel.: (819) 569-9306

RETRAITES 1978:

POUR PRÊTRES, - FRÈRES, - SOEURS, - LAICS

9 - 15 mai: P. Michel Laliberté, c.ss.r.

Thème: «Si vous croyez à la lumière, vous serez fils de lumière».

4 - 11 juin: Mgr. Albert-Marie Ndongmo.

24 - 31 août: P. André-Marie Syrdard, o.s.m.

Thème: De l'Eucharistie à la Trinité.

la **vie** des communautés religieuses

5750, boulevard ROSEMONT
MONTREAL H1T 2H2
Qué., Canada

FRAIS DE RETOUR GARANTIS
PORT PAYÉ À QUÉBEC
COURRIER DE LA DEUXIÈME CLASSE
ENREGISTREMENT NO 0828